

Madame Charles RIVES



Les femmes perdent avec Mme Charles Rives, présidente du groupe de F. U. F. S. F. de Carcassonne, un de leurs meilleurs chefs.

En nous annonçant sa mort, le 13 mars, la Secrétaire du groupe, Mme Cassagnol, nous écrivit ceci :

« Pendant plusieurs années, elle a donné tous ses efforts et tout son cœur à cette tâche qu'elle chérissait entre toutes, peut-être parce qu'elle l'obligeait à faire violence à sa timidité naturelle. Elle avait réussi à réunir en peu de temps autour d'elle un groupe important, grâce à ses relations immenses dans toutes les classes de la société et au prestige dont elle jouissait parmi le personnel de l'enseignement primaire, et surtout à son talent de persuasion aimable.

« Elle était immensément bonne et tous ceux qui l'ont connue la regrettent amèrement. Elle a été accompagnée à son petit emelière de montagne, à son coin de terre nue, par toute une population en larmes et de nombreux amis venus de tous les coins du département. C'était une cérémonie très émouvante dans son extrême simplicité.

« M. le Préfet de l'Aude a tenu à prononcer lui-même les paroles d'adieu. Nous serions heureuses qu'elles paraissent dans « La Française », parce qu'elle aimait notre journal et parce que nous amies féministes verront l'estime et l'affection que lui portait le représentant du département. »

Discours prononcé par M. Voizard, préfet de l'Aube, aux obsèques de Mme Rives

» Je sais que celle que vous pleurez n'était pas sensible aux louanges des hommes. Une âme aussi droite, aussi haute, aussi généreuse, au moment solennel où elle entre dans l'éternité, n'a pas besoin de leur témoignage. Et pour traduire l'infini respect, l'immense gratitude qui sont dans nos cœurs, je pense qu'il vaudrait mieux, faute de phrases assez belles, de mots assez nobles emprunter à cette foule émue l'expression simple et digne de son affliction : le silence, les larmes.

» Si j'éleve ici une voix consternée et inquiète, c'est pour nous, nous qui restons et qui portons la charge redoutable de maintenir et de continuer son œuvre.

» Rarement une femme, une épouse, une mère, retenue par de lourds devoirs, a consenti à se pencher avec de tels trésors de bonté délicate, sur la souffrance d'autrui.

» Aussi bien, dans ce département qui lui était si familier chaque fois que les promoteurs d'une œuvre de solidarité ou de bienfaisance ont senti le besoin d'une aide efficace, d'un conseil, d'un encouragement, c'est vers Mme Charles Rives qu'ils se sont tournés, sûrs qu'elle ne refuserait ni son concours, ni son temps, ni son nom.

» On peut dire que, depuis quarante ans, l'administration départementale n'a jamais rien créé, ni tenté dans le domaine de l'assistance et de l'hygiène sociales sans faire appel à sa collaboration.

» A l'École normale, où toute jeune elle avait senti battre tout près du sien le cœur de ses élèves, au lycée de jeunes filles, à l'école ménagère agricole, elle apportait les précieuses directions que sa haute intelligence, sa vaste culture, son expérience d'éducatrice avertie lui dictaient et qui étaient toujours accueillies avec le plus déférent empressement. Elle était membre des commissions administratives de l'asile Bouttes-Gach, du préventorium marin de La Nouvelle, de l'office des pupilles de la nation, de la commission départementale de la natalité.

» Tous ces jeunes gens, toutes ces jeunes filles, tous ces enfants que le destin ou la guerre, la négligence des uns, la méchanceté des autres avaient privés d'une part de bonheur, de santé ou de tendresse, savaient qu'elle pensait à eux, qu'elle veillait sur eux, attentive, compatissante, discrète et laissant à chacun, avec la grâce de son sourire, une parole de confiance et d'espoir qui les rattachait à la vie et recréait pour eux un monde meilleur, un foyer, une famille.

» Mais ce n'est point assez que de la montrer sous les traits d'une collaboratrice agissante, infatigable et indispensable des institutions dues à l'initiative officielle ou privée.

» Sa volonté d'action la poussait vers les tâches difficiles, vers les missions périlleuses que seuls un tranquille courage, une audace faite à la fois de clairvoyante énergie et de dignité réfléchie pouvaient susciter et mener à bien. La section audoise en faveur du vote des femmes, la Ligue contre la prostitution, la Ligue des mères et des éducatrices pour la paix, autant d'œuvres qui la virent à leur tête, jamais découragée par les plaisanteries des sceptiques, jamais dépitée par la difficulté ni par l'effort, toujours marchant fermement vers le but à atteindre. D'elle aussi, comme du poète Térence, on peut dire que rien de ce qui est humain ne lui était étranger.

» Une aussi noble nature, une aussi haute conscience aurait pu légitimement se croire vouée aux seules spéculations de l'esprit. Au contraire, sans abandonner aucune des tâches d'intérêt supérieur qu'elle s'était assignées, elle réussit ce prodige de ne jamais délaisser les austères besognes, les humbles soucis matériels que lui imposaient sa mission d'épouse et de mère. Elle fut, dans cet admirable domaine des Escoussols, qu'une suprême distinction, récemment renouvelée a consacré comme « un modèle et un exemple », l'animatrice incomparable qui triompha, à vos côtés, « des forces indisciplinées et souvent capricieuses de la nature ».

» Je sais que pour vous, pour ses enfants, pour son entourage, les mots qui expriment l'amour, la ferveur, l'infinie tendresse des âmes sont encore impuissants en face du vide affreux que va laisser son départ.

» Je sais qu'aucune bonne volonté, si tenace, si attachée soit-elle à sa mission, ne parviendra à renouveler le miracle de sa prodigieuse activité.

» Je sais que personne ne la remplacera parmi vous.

» Je voudrais seulement que chacun d'entre nous, écoutant la voix qui monte de ce tombeau, emporte d'ici la résolution de poursuivre simplement comme elle, modestement comme elle, courageusement comme elle, une part de la tâche commencée.

» C'est je crois, le vœu que, dans son indulgente amitié, elle-même, en cet instant eût formé.

Et voici encore pour compléter la physionomie de notre chère amie disparue quelques souvenirs recueillis par Mlle Azais, une vieille amie de la famille Rives, sur l'activité de Mme Rives pendant les années de guerre :

Après le départ de M. Rives pour le front, non seulement elle continua l'exploitation du domaine des Escoussols et de six autres fermes dont il était responsable, mais avec l'aide d'un personnel de fortune, et plus tard de 20 prisonniers allemands, puis turcs, elle fit défricher des landes afin d'augmenter la production du blé dont on manquait. En même temps, et à peu près seule dans la région, elle s'occupait des réfugiés de l'Est et du Nord, cherchait pour eux des locaux, les aménageait, les installait, hébergeant parfois des familles entières, au risque des pires ennuis. A un certain moment elle faisait travailler et nourrissait plus de 115 personnes (surtout des femmes, des enfants, des vieillards ou des réformés) sur ces 7 fermes dont elle s'occupait. Apprenant un jour qu'un village, voisin du sien, manquait de pain elle envoya d'abord quatre charrettes de blé pour nourrir rapidement les gens, puis elle s'occupa, ensuite seulement, des formalités nécessaires!

Elle organisa à Cuxac-Cabardès, à Villardonnet, des centres de blessés convalescents, donnant à pleines mains, vidant armoires et réserves, provoquant les dons par l'exemple, galvanisant les bonnes volontés, communiquant le zèle, insufflant son ardeur.

Eprouvée dès le début de la guerre par la perte d'un jeune frère tendrement aimé, elle savait pleurer avec les familles auxquelles, par tous les temps et à toutes heures, elle apportait elle-même les avis de décès reçus à Cuxac, dont M. Rives était maire. Sa visite laissait les cœurs moins lourds, la douleur apaisée, l'atmosphère comme réchauffée, éclaircie par ce qui émanait d'elle de vie généreuse, de profonde, sincère et fraternelle sympathie, de charité vraiment chrétienne.

Rentrée chez elle, c'était pour écrire d'innombrables lettres pour les uns et les autres, confectionner et expédier (en y ajoutant toujours quelque douceur!) d'innombrables paquets aux combattants ou aux prisonniers dont les familles ne savaient pas mettre les adresses. Et tard dans la nuit, la journée commencée à l'aube enfin terminée, c'était la longue lettre quotidienne au mari absent pour lui en rendre compte.

Et cela sans relâche, sans une défaillance pendant les quatre années de guerre... Qui pourrait compter ceux qu'elle a secourus, réconfortés, relevés, sauvés pour le reste de leur vie, ils sont légion.

Et après ce furent les œuvres de paix dont elle s'occupa sans relâche malgré sa santé fléchissante.

Sa dernière activité fut consacrée aux réfugiés espagnols et nous savons que la lettre de Miss Pye publiée dans *La Française* la toucha tout particulièrement.

Nous ajouterons, parce qu'elle eût souhaité que nos amies le sachent aujourd'hui, que la force qui la guidait et l'entraînait, elle la devait en grande partie à une foi religieuse profonde qui lui insufflait cet amour des autres et en particulier des être souffrants.

Mais cette admirable activité, Mme Rives n'aurait pu l'exercer si elle n'avait eu à ses côtés un mari qui la comprenait, l'admirait et savait partager, approuver et encourager ses initiatives. Notre gratitude envers lui est immense.

Nous souhaitons ardemment que Mme Alice Monod, la fille et la disciple de notre amie regrettée, reprenne à nos côtés l'œuvre de bonté et de justice que sa mère a créée et animée, et auquel son nom restera attaché dans nos belles provinces du Midi.

C. B.

2. 1284